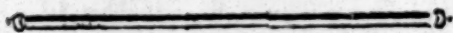


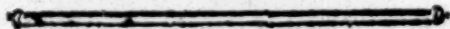
L' A M I

D E S

E N F A N S.



M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1^{er} Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paroître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription; la 13^{eme} gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No. & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.



Handwritten: H. Ford 1790
L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par **M. BERQUIN.**

M A I, 1782. N^o. V.

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

**Chez M. ELSMLEY, Libraire,
dans le Strand.**

M. DCC. LXXXII.

12707 a3

A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Edition de Londres, on insérera désormais dans chaque Volume deux ou trois pieces nouvelles.

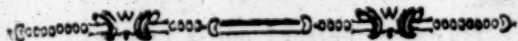
Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,

La petite Babillarde.

Les Fraises & les Groseilles,

Papillon ! joli Papillon !





ROMANCE

faite auprès du berceau d'un Enfant.

HEUREUX enfant ! que je t'envie

Ton innocence & ton bonheur !

Ah ! garde bien toute la vie

La paix qui regne dans ton cœur-

Tu dors ; mille songes volages,

Amis paisibles du sommeil,

Te peignent de douces images

Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton pere,

Joyeux, accourir à grands pas ;

Il t'emporte au sein de ta mere,

Tous deux te bercent dans leurs bras.

ESPOIR naissant de ta famille,

Tu fais son destin d'un souris.

Que sur ton front la gaîté brille,

Tous les fronts sont épanouis.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue ;
Sans regrets, comme sans desirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue,
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelque fois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs ;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

PAR le charme de la foiblesse
Tu nous attaches à ta loi ;
Et, jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

ROMANCE.

2

MAIS hélas ! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux,
Où le sort, un Dieu plus perfide,
Vont porter le trouble en tes jeux !

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une ame douce & pure
Quels soins ne m'ont pas agité ?

AMITIE's fausses ou légères,
Parens ravis à mon amour,
Mille espérances menfongeres
Détruites, hélas ! sans retour.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Si du fort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai, de son injustice,
Me consoler à ton berceau.

A 4

Et tes caresses, & tes charmes,
Et ta douce sécurité,
A mon cœur sombre & plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

QUE ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante,
De mes jours est-il le plus doux !

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

.....

LA PETITE FILLE

TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

MADAME DE BLAMONT,
AME'LIE.

AME'LIE.

MAMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri ?

Mde. DE BLAMONT.

Non, je ne le veux pas, Amélie,

AME'LIE.

Et pourquoi donc, maman ?

Mde. DE BLAMONT.

Je n'ai pas besoin, je crois, de

10 *La petite Fille trompée*

te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable, lorsque je te prescris, ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner; & je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te voir prendre sa légèreté & son indiscrétion.

AME'LIE.

Mais, maman. . . .

Mde. DE BLAMONT.

Point de réplique, je te prie. Tu fais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

par sa Servante.

11

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mere étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, & s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de Madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, Mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez ? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige ?

AME'LIE.

Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

NANETTE.

Et pourquoi ne le pourrois-je

pas ? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chere Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire ; & j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

AME'LIE.

Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

NANETTE.

Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher Madame votre mere. Elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime

pas à voir une aussi jolie Demoiselle que vous dans le chagrin.

AME'LIE.

Oh, oui ! maman, maman !

NANETTE.

Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

AME'LIE.

Et qui seroit-ce donc ?

NANETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même ! Mais votre ma-

14 *La petite Fille trompée*
man aime à commander ; & pour
un caprice, elle s'opposeroit à vos
desirs les plus innocens. Comment
peut-on avoir un enfant si aimable,
& se faire un jeu de la contrarier ?
Je ne puis vous dire ce que je
souffre de vous voir dans cet état.

A M É L I E (*recommençant à
pleurer*).

Ah ! je crois que j'en mourrai
de chagrin.

N A N E T T E.

En vérité, je le crains aussi.
Comme vos yeux font rouges &
enflés ! C'est être bien cruelle pour
vous-même, de ne pas vouloir que
les personnes qui vous sont sincé-
rement attachées, cherchent à vous

par sa Servante.

15

donner quelque soulagement. Ah !
si Mademoiselle Sophie avoit eu la
moitié de vos peines, elle n'auroit
pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AME'LIE.

Je n'oserois jamais vous dire les
miennes.

NANETTE.

Ce n'est pas que, par rapport à
moi, je me soucie beaucoup de les
savoir. . . . Oh ! c'est peut-être que
votre maman vous fait rester à
la maison, tandis qu'elle va à la
foire ?

AME'LIE.

Non ; elle m'a bien promis de ne
pas y aller sans moi.

NANETTE.

Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin ? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

AM'ELIE (*en soupirant*).

Ah ! je n'aurai plus ce plaisir !

NANETTE.

Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune Demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une Religieuse.

AME'LIE.

Il m'est défendu de le voir.

NANETTE.

De le voir ? Je ne fais pas à
quoi

par sa Servante.

17

qu'oi pense votre maman. Ceile de
Mademoiselle Sophie faisoit tout de
même. Elle ne vouloit pas qu'elle
eût la moindre liaison avec le petit
Sergy. Mais, comme nous savions
l'attrapper !

AME'LIE.

Et comment donc ?

NANETTE.

Nous attendions le moment où
elle alloit rendre ses visites. Alors
Mademoiselle Sophie alloit trouver
le petit Sergy, ou le petit Sergy
venoit la trouver.

AME'LIE.

Et sa maman ne s'en apperce-
voit pas ?

N^o. V.

B

NANETTE.

C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

AME'LIE.

Mais si j'allois chez mon petit cousin, & que maman vint à demander : Où est Amélie ?

NANETTE.

Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin, ou bien, s'il étoit un peu tard, je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil ; & tout de suite je courrois vous chercher.

AM'ELIE.

Ah ! si je croyois que maman n'en sût rien.

NANETTE.

Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire? Allez passer la soirée chez votre petit cousin; ne vous inquiétez pas du reste.

AME'LIE.

J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman. . . .

NANETTE.

Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman entra quelque tems après, & demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'étoit ennuyée d'être seule, qu'elle avoit soupé de bon

appétit, & qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois, de cette manière, sa crédule maman. Ah ! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit, en agissant ainsi ! Auparavant elle étoit toujours gaie : elle avoit du plaisir à rester auprès de sa mere ; & elle couroit avec joie à sa rencontre, lorsqu'elle en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaîté ? Elle se disoit sans cesse : Mon Dieu ! si maman savoit où je suis allée ! Elle trembloit, lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse : Je suis perdue, s'écrioit-elle ; maman a découvert que je lui ai désobéi. Ce n'étoit pas encore là tout son malheur. L'ar-

tificieuse Nanette lui disoit souvent combien Mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle, combien de fois elle lui avoit donné du sucre & du café, avec quelle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave & du buffet ! Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance & de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre & du café pour Nanette, & trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave & du buffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disoit-elle, & mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié

de maman. Elle alloit trouver Nanette, & lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, lui répondoit Nanette ; mais, prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit, & puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant, c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie ; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espece de malhonnêtetés, & elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a ferré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

AME'LIE.

Mais, ma chere Nanette....

NANETTE.

Il est bien question de ma chere Nanette ! Songez plutôt à ce que je vous demande.

AME'LIE.

Mais maman nous verra ; & si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, & il nous punira.

NANETTE.

Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin ? Je ne me suis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mere de bons principes de religion. Elle étoit fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous ; qu'il récompense nos bonnes actions, & qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous est préjudiciable. C'étoit par pure légèreté qu'elle étoit allée chez son cousin, malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyoit alors dans la néces-

sité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira un jour dans sa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu ! s'écrioit-elle en sanglottant, combien on est à plaindre, lorsqu'on t'a désobéi ! Malheureuse enfant que je suis ! me voilà l'esclave de ma servante ! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, & je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu ! & délivre-moi !

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes ; & elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant : Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devroit me chasser un mois entier d'auprès d'elle ; quand elle devroit... Mais non, elle se laissera enfin attendrir ; elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter ! Comment soutenir ses regards & ses reproches ? N'importe, je vais lui tout avouer.

Elle s'élance aussi-tôt hors de sa chambre ; & appercevant sa mère qui se promenoit toute seule dans le jardin, elle vole vers elle, se jette

dans ses bras, l'embrasse étroitement, & couvre de larmes ses joues & son sein. La confusion & le trouble l'empêchoient de parler.

Mde. DE BLAMONT.

Qu'as-tu donc, ma chère Amélie ?

AME'LIE.

Ah maman !

Mde. DE BLAMONT.

Que veulent dire ces larmes ?

AME'LIE.

Ma chère maman !

Mde. DE BLAMONT.

Parle-moi donc, ma fille. D'où te vient cette agitation ?

AME'LIE.

Ah ! si je croyois que vous pussiez me pardonner !

Mde. DE BLAMONT.

Je te pardonne, puisque ton repentir paroît si vif & si sincere.

AME'LIE.

Ma chere maman, j'ai été une fille désobéissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

Mde. DE BLAMONT.

Est-il possible, mon Amélie ? toi qui craignois tant autrefois de me déplaire !

AME'LIE.

Ah ! je ne suis plus votre Amélie ! si vous saviez tout !

Mde. DE BLAMONT.

Tu m'inquiètes. Acheve ta confidence. Il faut que tu aies été

par sa Servante.

29

trompée. Tu ne m'avois pas donné
jusqu'à présent de mécontentement.

AME'LIE.

Oui, maman, j'ai été trompée.
C'est Nanette, Nanette...

Mde. DE BLAMONT.

Quoi ! c'est elle ?

AME'LIE.

Oui, maman. Et pour qu'elle ne
vous en dît rien, je vous ai sou-
vent dérobé les clefs de la cave &
du buffet. Je vous ai volé pour
elle je ne fais combien de sucre &
de café.

Mde. DE BLAMONT.

Malheureuse mere que je suis !
C'est de la part de ma fille que j'ai
essayé ces horreurs ! Laissez-moi,

indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre pere pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AME'LIE.

Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir ; mais promettez - moi de me rendre un jour votre amitié.

Mde. DE BLAMONT.

Ah ! malheureuse enfant, tu seras assez punie !

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, & elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont : & ils chercherent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeller Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonna de sortir sur le champ de sa maison. Elle eut beau pleurer, & prier qu'on la traitât avec moins de rigueur ; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir : M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, & quelle indulgence j'ai eue pour vos défauts. Je croyois vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant ; & c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance & au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux.

Sortez de ma présence, & songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un Juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés de larmes; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues; & tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer un parole, elle attendoit, dans un morne silence, la sentence de son pere.

Vous avez, lui dit il d'une voix sévere, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a porté
à en

à en croire une fille scélérate plutôt que votre mere, qui vous aime si tendrement, & qui ne desiré rien tant au monde que de vous rendre heureuse ? Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassois pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes, qui pourroit m'accuser d'injustice ?

AME'LIE.

Ah ! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras ; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT.

Je ne saurois si-tôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous même ; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes ; & c'est vous-même qui vous ferez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son pere avoit entendu par ces dernieres paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baïsa leurs mains, & leur promit

de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais hélas ! les punitions suivirent bientôt, comme son pere le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle & Amélie, & elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prieres, & à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si long-tems à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissée engager à lui ménager des entrevues secretes avec son cousin Henri ; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insu

de leurs parens, & qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus défavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut effuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elle les voyoit toutes se chuchotter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, & avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût ? on disoit : Lorsqu'on

fait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes : Taisez-vous, Mademoiselle, lui disoit-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jettoit dans les bras de sa maman, pour y chercher quelque consolation.

Sa mere lui répondoit ordinairement ; Souffre avec patience, ma chere fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta

faute, & d'abrégér le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu fais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre pere & votre mere ; & soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connoissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme eux-mêmes, & qui ont plus d'expérience & de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous feroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sa-

gesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chere Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux ; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes, toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, &

40 *La petite Fille trompée, &c.*

regle toutes les actions de ta vie
sur ce principe infaillible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mere. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée & attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrâce, que par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, & s'acquitta le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

LE VIEILLARD
MENDIANT.

M. D'ARCY (*à un Domestique*).

QUE ne faisiez-vous entrer ce bon Vieillard ?

LE VIEILLARD.

Monsieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLARD.

Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas ac-

coutumé ; je viens.... pour demander l'aumône.

7 M. D'ARCY.

Vous me paroissez honnête : pour quoi rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le font. Soyez de ce nombre.

Le VIEILLARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas le tems.

M. D'ARCY.

Qu'avez-vous donc à faire ?

Le VIEILLARD.

Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY.

Comment savez-vous cela ?

LE VIEILLARD.

Comment je le fais ? Je ne peux guere vous l'expliquer. Mais je le fais, parce que je le sens ; & cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille & mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY.

Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD.

J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtais mon argent à un Gentilhomme qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à

ce qu'il m'eût réduit au besoin.
Pardonnez - moi, Monsieur : vous
êtes aussi Gentilhomme ; mais je dis
la vérité.

M. D'ARCY.

J'ai autant de plaisir à l'entendre,
que vous en avez à la dire, même
quand elle parleroit contre moi.

LE VIEILLARD.

J'aurois été plus sage de travailler
jusqu'à la mort. Mais j'étois de-
venu pâle & blême ; & je regardai
ce changement comme un signe que
me faisoit Dieu de me reposer.
Monsieur, je n'ai jamais fui le tra-
vail. Quand j'étois jeune, c'est lui
qui soutenoit ma santé : je n'ai pas
eu d'autre médecin. Mais ce qui

fortifié dans la jeunesse, épuisé dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

M. D'ARCY.

Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient

sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

M. D'ARCY.

Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur ; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes & renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à ma mort : c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au

L

moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY.

Et où demeurez-vous ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez, Monsieur ; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

M. D'ARCY.

Excusez mon indiscrete curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la fatiguer.

LE VIEILLARD.

J'y compte, Monsieur. Dans huit

48. LE VIEILLARD

jours regardez le ciel, vous y verrez,
je l'espere, ma demeure, qui ne sera
plus secrete.

M. D'ARCY (*lui présentant une
poignée d'écus*).

Prenez ceci, bon Vieillard, & que
Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela, Monsieur? non, ce
n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut
qu'un écu. Le reste m'est inutile :
on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos
enfans.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve ! Mes
enfans

MENDIANT. 49

enfans peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon Vieillard ; allez-vous reposer.

LE VIEILLARD (*lui rendant tout son argent, excepté un écu*).

Preprenez ceci, Monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus long-tems que moi.

M. D'ARCY.

Votre situation me touche.

Nº V.

D

50 *LE VIEILLARD*

LE VIEILLARD.

J'espere qu'elle aura touché Dieu.
Votre générosité le touche aussi,
Monfieur; & il vous en tiendra
compte.

M. D'ARCY.

Voulez vous prendre quelque
nourriture?

LE VIEILLARD.

J'ai déjà pris du pain & du lait.

M. D'ARCY.

Emportez du moins quelque chose
avec vous.

LE VIEILLARD.

Non, Monfieur, je ne ferai pas
cet affront à la Providence. Cepen-
dant un verre de vin, un feul.

M. D'ARCY.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerais sur la terre ; & je dirai dans le Ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu ! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi.

(M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le Vieillard se voyant seul, élève ses mains vers le Ciel).

Mon dernier coup de vin ! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

52 LE VIEILLARD

M. D'ARCY (*portant une bouteille
& deux verres*),

Prenez ce verre, bon Vieillard.
J'en ai apporté aussi un pour moi.
Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD.

Je te remercie, mon Dieu, pour
tout le bien que tu me fais dans ce
monde. (*Il boit un peu, & s'arrête.*
A M. d'Arcy, en trinquant avec
lui). Que Dieu vous donne une fin
aussi heureuse qu'à moi !

M. D'ARCY.

Bon Vieillard, passez ici cette
nuit. Personne ne vous verra, si
vous le desirez.

MENDIANT. 53

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, je ne le peux pas. Mon tems est précieux.

M. D'ARCY.

Pourrois-je vous être bon encore à quelque chose ?

LE VIEILLARD.

Je le voudrois, Monsieur, par rapport à vous ; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui*). Rien que d'un 'gand toutefois : j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY (*fouillant dans sa poche*

Et lui en présentant une paire).

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

54 LE VIEILLARD

M. D'ARCY.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre ?

LE VIEILLARD.

Cette main peut résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, & présente la droite nue à M. d'Arcy*). Je penserai à vous, Monsieur.

M. D'ARCY.

Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous,

MENDIANT. 55

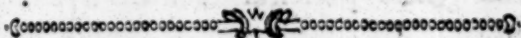
Monfieur, fi vous la gardez. (*Il dégage fa main, & veut s'en aller*).

M. D'ARCY.

Donnez-moi encore votre main, bon Vieillard; elle eft pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD.

Je lui préfenterai la vôtre dans le Paradis. (*Il s'en va*).



LES DOUCEURS

ET LES AVANTAGES

DE LA SOCIABILITE'.

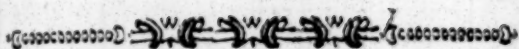
FULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique, & un esprit observateur. Dans les pro-

56 *Les douceurs & les avantages*

menades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards, n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plainquirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances, il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils penserent d'abord à prier leur pere de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir, pendant quelques jours, avec lui, la même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin & le cabinet du Roi; l'autre, le garde-meuble de la Couronne; le troisieme, les tableaux du Louvre, & ceux du Luxembourg; mais lors-

qu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs observations, furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisoient passer des soirées si récréatives; il ne régnoit entre eux qu'une grave reserve, & un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement, avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchemens d'entretiens & de gaieté, qu'il provoquoit rarement lui-même; mais auxquels il cherchoit à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avoit

été jusques-là concentré. En se livrant à ces douces effusions, que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs ames, & les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance & de l'amitié: & l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.



LA PETITE

BABILLARDE.

LEONOR étoit une petite fille pleine d'esprit & de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille & les ciseaux avec beaucoup d'adresse ; & toutes les jarretieres de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes & de petites dans le même mot, les unes penchées en avant,

les autres en arriere ; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, & ses compagnes avec toutes sortes d'égards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la premiere fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens, & de gentillesse,

on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? T'el fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit & la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît: Oho! il est bien tems de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés? O mon Dieu! le grand morceau que j'ai à coudre! Mais, Dieu merci, je ne suis pas

manchette, & je saurai bien en venir à bout. Ah ! Voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon claveffin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soit les dragées. Ah ! si Dorothée venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle cette

petite Dorothée; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand mal, & puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es tu donc? N'as-tu pas vu mon dé? Mais non, le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son pere & sa mere s'entretenoient ensemble de choses

intéressantes, elle venoit étourdi-
ment se jeter au travers de leurs
discours. Souvent à dîner, elle en
étoit encore à sa soupe, lorsque les
autres avoient presque fini leur re-
pas. Elle oublioit le boire & le
manger, pour se livrer à son ba-
vardage.

Son papa la reprenoit plusieurs
fois le jour de ce défaut; les avis
& les reproches étoient également
inutiles. Les humiliations ne réus-
sissoient pas mieux. Comme per-
sonne ne pouvoit s'entendre auprès
d'elle, on l'envoyoit toute seule
dans sa chambre. Aux repas, on
prit le parti de la mettre séparé-
ment à une petite table, aussi loin
qu'il étoit possible de la grande.

Léonor

Léonor étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette & son couteau.

Que gagnoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le tems étoit superbe; & il n'est guere

possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches, & de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son pere ordonnant à ses petites sœurs Julie & Cecile de se préparer, lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jetta en pleurant dans les bras de sa mere. Ah ! ma chere maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colere contre moi ? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colere ; mais il est impossible de tenir à ta société ! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut, lui repliqua sa mere, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, & ne pas couper sans cesse la parole à tes parens & à des personnes plus âgées & plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement & en peu de mots ; & si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons,

n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appelloit sa femme, & Julie, & Cecile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant ; & son œil plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, & passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle ! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapporterent des corbeilles pleines de noix & de

raïfins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles fe firent un plaifir de partager avec Léonor; mais Léonor étoit fi raffafiée par fa trifteffe, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à fon papa, & lui dit : Ah ! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la néceffité de me punir. Nous en avons trop foupfert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embraffa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de fe mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modettie. Il eft vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir fa langue, qui d'impatience & de dé-

mangeaïson, rouloit ça & là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours suivans. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil : on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble & l'ennui.



LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

LE petit Anselme avoit entendu dire à son pere que les enfans ne favoient rien de ce qui pouvoit leur convenir ; & que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frere Prosper & lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer, ou d'y

planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son pere. Il alla trouver le Jardinier, & lui dit: Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin & comment il faut m'y prendre.

Rufin lui donna des oignons, & des graines choisies. Prosper courut aussi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux, & de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frere. Voulez-vous, lui dit le Jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Fi donc! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il

ET LES GROSEILLES. 73

alla cueillir des fleurs, & les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, & penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, & la terre ne tarda guere à se couvrir d'orties & de chardons.

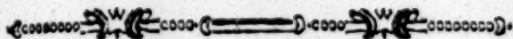
Vers le milieu du printems, il apperçut, sur le terrain de son frere, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraises

du plus beau pourpre, & d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin !

Quelque tems après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étoient des groseilles appétissantes, dont la seule vue rejouissoit le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin !

Manges-en, lui dit son frere, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le Jardinier, d'en avoir d'also belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.



PAPILLON, JOLI PAPILLON !

PAPILLON, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguïser son bec, & il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici. Il aura peur de moi, & il n'osera t'approcher.

Papillon, joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les aïles, ni te tourmenter ; non, non, tu es petit & foible, ainsi que moi.

76 *Papillon, joli Papillon !*

Je ne veux que te voir de plus près : je veux voir ta petite tête, ton long corsage & tes grandes ailes bigarrées de mille & mille couleurs.

Papillon, joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems, je fais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été, tu ne feras plus, & moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli Papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER

BIEN DES E'TOURDERIES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.

RODOLPHE, *son fils.*

MARIANNE, *sa fille.*

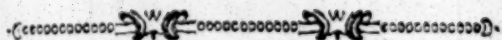
FREDERIC, *son neveu.*

DOROTHE'E, *sa niece.*

Un Domestique.

PEIREL, *ancien Cocher.*

*La Scene est dans un appartement
du Chateau de M. de Valcourt.*



UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER

BIEN DES ÉTOURDÉRIES.

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE I.

M. DE VAUCOURT.

VOILA ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimois ! Il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils ; & le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il

80 *Un bon Cœur fait pardonner.*
pu changer à ce point de ce qu'il
annonçoit dans l'enfance ! C'étoit
une bonté de cœur, un feu, une
gaieté ! Le courage d'un lion, & la
candeur d'un agneau ! On ne pouvoit
se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il
ne reparoisſe plus devant mes yeux ;
je ne veux plus entendre parler
de lui.

SCENE II.

M. DE VALCOURT,
DOROTHE'E.

DOROTHE'E.

Vous m'avez fait appeller, mon
cher oncle ? Me voici pour recevoir
vos ordres.

M. DE VALCOURT,

M. DE VALCOURT.

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frere.

DOROTHE'E (*en pâlisant*).
De Frédéric ?

M. DE VALCOURT.

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe : ou plutôt, je vais te la lire moi-même. (*Il lit*).

MON CHER PAPA,

“ J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric”

Oh ! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

N^o. V.

F

82 *Un bon Cœur fait pardonner*

“ Notre cher Frédéric mene une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu’il a vendu sa montre, &, ce qui est encore pis, la plûpart de ses livres de classe & de prieres. Je vais vous dire comment je l’ai su. Un vieux Bouquiniste qui nous apporte au college des livres de rencontre, vint l’autre jour m’offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j’ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d’en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussi-tôt pour celui de Frédéric ; & d’autant mieux, que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l’achetai fix sols ; mais je n’en dis rien, pour que cela ne lui fit pas de tort parmi nos cama-

rades. Je me contentai de le porter au Préfet, qui fit venir le Bouquiniste, & lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le Bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, & il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin d'argent; & qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le Préfet voulut savoir ce qu'il avoit fait de cet argent. Frédéric le lui déclara; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un menfonge. Ha, ha! dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous

84 *Un bon Cœur fait pardonner*

lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il fût un peu le compte de son tems, dont il ne s'occupoit guere, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, & il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur le champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations, en bon cousin. Il me repliqua que cela ne me regardoit point, & que sa montre étoit beaucoup mieux là où il l'avoit mise que dans son gousset ; qu'il n'avoit plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui fait encore ce qu'il aura fait de pis ? car on ne peut pas tout deviner''.

Eh bien, que dis-tu de cela,
Dorothée ?

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, je vous avoue
que je suis aussi mécontente que
vous de mon frere. Cependant. . . .

M. DE VALCOURT.

Un peu de patience. Ce n'est
pas tout. Voici le plus beau de
l'histoire. (*Il lit*).

“ Ecoutez un peu ce qu'il a fait
depuis. Avant-hier après-midi, il
sortit sans permission ; & le soir il
n'étoit pas encore de retour. On
sonne le souper, il ne se trouve
point au refectoire. Enfin, il passe
touté la nuit dehors, & ne rentre
que le lendemain au matin. Vous

36 *Un bon Cœur fait pardonner*

pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ses menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit seroit vrai. . . .

Au reste il doit paroître ce soir à l'assemblée générale des Maîtres du Collège ; & si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins, renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, & le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit ”.

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas ?

“ Mais je veux bien qu'il ait dit

la vérité. Ce seroit peut-être pis, & il n'en seroit que plus digne de votre colere. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous.”

Oui, oui, qu'il y vienne! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal: Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mouffe, & s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop long-tems comme mon fils.

88 *Un bon Cœur fait pardonner*

DOROTHÉE.

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de pere ; & nos parens même n'auroient pas eu plus de soins & de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT.

Je l'ai fait avec plaisir, & je n'en ai aucun mérite ; feue votre mere, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainsi, c'étoit pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étois jamais repenti jusqu'à ce jour ; mais. . . .

DOROTHÉE.

Ah ! si mon frere a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractere. Vous l'avez eu long-tems sous vos yeux. Lors.

qu'il avoit commis une faute, son repentir, & le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT.

Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies ! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils & les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un borbier avec un habit tout neuf ; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grace de tout cela ? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mau-

90 *Un bon Cœur fait pardonner*
vais naturel ; mais vendre sa montre
& ses livres, passer la nuit hors de
sa pension, se révolter contre ses
Maîtres, avoir encore le front de
penser à rentrer chez moi !

DOROTHE'E.

Mon cher oncle, ayez d'abord
la bonté d'entendre ce qu'il peut
dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT.

L'entendre ! Dieu me préserve
seulement de le voir ! Je vais don-
ner des ordres dans le village pour
qu'on le reçoive à grands coups de
fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHE'E.

Non, vous ne pourrez jamais

prendre cette dureté sur votre cœur ;
vous ne rejetterez point les prières
d'une niece qui vous chérit & vous
honore comme son pere.

M. DE VALCOURT.

Tu vas voir si cela me fera difficile.

DOROTHE'E.

Vous voudrez donc me laisser
croire que vous n'aimez plus la mémoire
de votre sœur, que vous ne
m'aimez plus moi-même ?

M. DE VALCOURT.

Toi, je n'ai rien à te reprocher.
Aussi les fautes de ton frere ne
changeront rien de mes sentimens à
ton égard. Mais si tu m'aimes, ne
me tourmente plus de tes supplica-

92 *Un bon Cœur fait pardonner*
tions. Ne songe qu'à vivre heureuse
de mon amitié.

DOROTHE'E.

Comment pourrois-je vivre heureuse, en voyant mon frere dans votre disgrâce ?

M. DE VALCOURT.

Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, & où il est allé courir ?

DOROTHE'E.

Il paroît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt).

Ah, mon cher oncle !....

M. DE VALCOURT (*un peu attendri*).

Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du Préfet.

S C E N E I I I.

M. DE VALCOURT, DOROTHE'E, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT.

QUE me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT.

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

94 *Un bon Cœur fait pardonner*

LE DOMESTIQUE.

Une lettre du college.

(Le Domestique lui remet la lettre).

M. DE VALCOURT *(regardant la
lettre).*

Bon ! voici ce que j'attendois. C'est
du préfet. Je connois sa main.
Où est le messager ? qu'il attende ma
réponse.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT.

Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

*(Il sort. Dorothée veut le suivre.
Le Domestique lui fait signe de
rester).*

S C E N E IV.

DOROTHE'E, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

ECOUTEZ, écoutez, Mamselle
Dorothée.

DOROTHE'E.

Qu'avez-vous à me dire ?

LE DOMESTIQUE.

Monfieur votre frere est ici.

DOROTHE'E.

Mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est
pas bien loin.

DOROTHE'E.

De qui le savez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Du messager qui l'a rencontré sur la route. Ah, Mamfelle ! qu'a donc fait M. Frédéric ?

DOROTHE'E.

Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE.

Oh, c'est aussi ce que je pensois ! Dieu fait que nous l'aimions tous, & que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colere contre nous. Il étoit le protecteur

testeur de tous les malheureux du village. Comment donc son Préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah, je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie, & lui qui est un brave jeune Seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE.

Où le messager l'a-t-il trouvé?

LE DOMESTIQUE.

Près du second village. Il dormoit entre des faules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE.

Mon pauvre frere!

LE DOMESTIQUE.

Le messager a attendu qu'il se ré-

N. V,

G

98 *Un bon Cœur fait pardonner*
veillât. Vous devez penser combien
M. Frédéric a été surpris en le
voyant. Il s'est imaginé que cet
homme avoit été mis à ses trouffes
pour le ramener ; & il lui a dit qu'il
se feroit mettre en pieces plutôt que
de le suivre.

DOROTHE'E.

Je le reconnois bien à ce ton
fermé & résolu.

LE DOMESTIQUE.

Le messager lui a protesté qu'il
avoit tant d'amitié pour lui, que
dût-il en recevoir des reproches,
dût-il même en perdre son emploi,
il ne voudroit pas le chagriner. Il
lui a dit le sujet de son message, &
lui a rapporté les propos qu'on tenoit
sur son compte. . . .

DOROTHE'E.

Et quel parti mon frere a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE :

Quoiqu'il fut harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager ; & ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisiere du bois. M. Frédéric s'y est jetté pour aller se cacher dans l'Hermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHE'E.

Oh, si je pouvois lui parler !

LE DOMESTIQUE.

Il y a apparence qu'il le desire autant que vous.

100 *Un bon Cœur fait pardonner*

DOROTHE'E.

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu ! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derriere les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, Mamfelle. Je vais l'y conduire moi-même, & l'aider à se cacher. *(Il sort)*.

S C E N E V.

DOROTHE'E *(seule)*.

QUE de chagrins il me cause sans cesse ! & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

S C È N E V I.

MARIANNE, DOROTHE'E.

DOROTHE'E.

Ah, ma chere cousine, que j'avois d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE.

Je les fais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frere. Celle du Préfet a redoublé sa colere contre Frédéric.

DOROTHE'E.

Je ne fais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE.

Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe ? Il fait toutes les fautes, & fait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frere dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secretes, il l'a fait chasser de la maison ; & puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, & que Frédéric est tout-au-plus un étourdi.

DOROTHE'E.

Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frere

est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux & inconfidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, & ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE.

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite & flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, & qui donne ensuite son coup de griffe, au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donneroïis mon frere, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHE'E.

Et s'il y étoit ?

MARIANNE.

Oh ! où est-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE.

Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE.

Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, & porte-lui quelques paroles d'espérance & de consolation.

DOROTHÉE.

Où, & une bonne mercuriale aussi, je t'affure ; car il la mérite de toutes façons. (*Elle sort*).

S C E N E VII.

M. DE VALCOURT,
MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

J E suis si en colere contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE.

Quoi, mon papa ! vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin ? Est-ce donc un si grand crime qu'il a commis ?

M. DE VALCOURT.

Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui ; & que tu aurois peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un & l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE.

Eh qui donc ?

M. DE VALCOURT.

Mon brave Rodolphe.

MARIANNE.

Ah, oui ! Mon frere est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un digne modèle !

M. DE VALCOURT.

Je fais que Dorothée & toi vous

lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le Préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

MARIANNE.

Eh, mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ~~ici~~ de ses louanges ? On fait qu'il est né d'un homme riche ; & on espere toujours atrapper des présens d'un pere, en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT.

Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance ?

MARIANNE.

Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT.

Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? Une voiture dorée toute neuve, qui venoit de me coûter six mille francs !

MARIANNE.

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrél essayoit cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet

tombe. Pétrel descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus foible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, & il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT.

Ce n'est pas assez peut-être ? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi ?

MARIANNE.

Frédéric qui en a eu la tête toute fracassée, & sur-tout le pauvre Pétrel qui a perdu son service.

M. DE VALCOURT.

Ah, je ne puis y penser sans frémir encore de colere ! Cette belle

110 *Un bon Cœur fait pardonner*
équipée m'a coûté plus de cent
louis.

MARIANNE.

Et combien de regrets elle a
coûté au bon Frédéric ! Il ne se con-
solera jamais d'avoir été cause de la
disgrace du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT.

Deux bons vauriens à mettre en-
semble ! J'admire toujours que tu
choisisses les plus mauvais garne-
mens pour plaider leur cause, C'est
dommage, en vérité, que tu ne sois
pas née garçon, pour être camarade
de ton cousin. Vous auriez fait, je
crois, tous deux, de belles ma-
nœuvres.

MARIANNE.

Mais au moins.....

M. DE VALCOURT.

Tais-toi. Tu m'importunes de tes
fornettes. Je veux sortir pour aller
prendre le frais. Va chercher Do-
rothée, & vous viendrez me trou-
ver. (*Il sort, & laisse son chapeau*).

S C E N E V. I I I.

M A R I A N N E.

J'AURAI bien de la peine encore
à le faire revenir. Ne désespérons de
rien cependant. Il n'est méchant que
dans ses paroles.

SCENE IX.

MARIANNE, DOROTHE'E.

DOROTHE'E (*présentant son nez à la
porte entr'ouverte*).

Bst !

MARIANNE.

Eh bien ?

DOROTHE'E.

Mon oncle est-il dehors ?

MARIANNE.

Il vient de sortir. Et Frédéric ?

DOROTHE'E.

Il nous attend sur l'escalier dé-
robé.

MARIANNE.

MARIANNE.

Il n'y a qu'à le faire monter dans
notre appartement.

DOROTHE'E.

Il faut bien s'en garder. Justine
y est.

MARIANNE.

Que ne le faisons-nous entrer ici ?
Personne n'y vient, lorsque mon
papa est dehors.

DOROTHE'E.

Tu as raison. Il nous fera aussi
plus facile de le faire esquiver au
besoin. Attends, je vais le faire
monter.

S C E N E X.

M A R I A N N E.

QUE je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quitté. Ah ! je l'entends.

(Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre).

S C E N E X I.

MARIANNE, DOROTHE'E,
FRÉDERIC.

MARIANNE (*l'embrassant*).

AH, mon cher cousin !

DOROTHE'E.

Il mérite bien ces caresses pour les
chagrins qu'il nous cause !

MARIANNE (*lui tendant la main*).

Je le vois. Tout est oublié.

FRÉDERIC.

Ma chere cousine, je te trouve
donc toujours la même ? Tu n'as ja-
mais été si sévère pour moi que ma
sœur.

116 *Un bon Cœur fait pardonner*

DOROTHE'E.

Si je l'étois autant que notre oncle, va . . .

FRE'DERIC.

Avant toutes choses, que dit-il ?
Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colere contre moi ?

DOROTHE'E.

S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vuider la maison, & de courir les champs.

MARIANNE.

Oh oui, garde-toi bien de te présenter si-tôt à ses yeux : il feroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa premiere fureur.

FRE'DERIC.

Que peut donc lui avoir écrit le
Préfet ?

DOROTHE'E.

Un beau panégyrique sur tes fre-
daines.

MARIANNE.

Mon frere en avoit déjà touché
quelque chose par la poste d'hier.

FRE'DERIC.

Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai
donc plus besoin de justification. Il
fait aussi bien que moi comment les
choses se sont passées. Je lui ai tout
confié.

MARIANNE.

Il n'y auroit qu'à te juger sur sa
lettre !

FRE'DERIC.

Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHE'E.

Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRE'DERIC.

Et vous avez pu me croire coupable ! Quel est donc mon crime ? d'avoir vendu ma montre ?

DOROTHE'E.

N'est-ce rien que cela ? & qui fait encore si tes chemises, tes habits. . . .

FRE'DERIC.

Il est vrai. J'aurois tout vendu, si j'avois eu besoin de plus d'argent.

DOROTHE'E.

Voilà une belle maniere de te défendre ! Et passer les nuits hors de ta pension ?

FRE'DERIC.

Une nuit, ma sœur.

DOROTHE'E.

Et te révolter contre un juste châtiment ?

FRE'DERIC.

Dis, contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y ferois soumis, j'aurois toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avoit chassé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

MARIANNE.

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FREDERIC.

Ecoutez. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le Préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, & pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHE'E.

Ah! c'est donc en oranges & en pralines que tu as mangé ta montre & ton *Exercice du Chretien*? ou bien à voir les singes & les marmottes?

FRE'DERIC.

Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, & j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la bière

DOROTHÉE.

Mais, c'est encore pis.

FRE'DERIC.

En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis

MARIANNE (*prêtant l'oreille vers la porte*).

Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends.

DOROTHE'E.

Sauve-toi ! sauve-toi !

FRE'DERIC.

Non, je veux attendre mon oncle
pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE.

Eh non, mon ami ; il n'est pas
en état de t'entendre. Pars pitié
pour moi...

FRE'DERIC.

Tu le veux ?

MARIANNE.

Oui, oui, laisse-moi gouverner
tes affaires.

*(Elle le pousse par les épaules vers
la porte de l'escalier dérobé, la ferme
sur lui, & revient).*

S C E N E X I I.

M. DE VALCOURT, MARI-
ANNE, DOROTHE'E.

MARIANNE.

Eh bien, mon papa, vous voilà
déjà de retour de votre promenade?

M. DE VALCOURT.

Je cherche mon maudit chapeau.
Je ne fais où je l'ai laissé.

DOROTHE'E (*cherchant des yeux*).

Tenez, tenez, le voici. (*Elle le
lui présente*).

M. DE VALCOURT.

Tu ne pouvois pas avoir l'avise-
ment de me le porter?

DOROTHÉE.

Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE.

Qui peut penser à tout ?

M. DE VALCOURT.

Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent !

MARIANNE.

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT.

N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles ?

MARIANNE.

Eh bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas

aller continuer votre promenade
avant le fercin ?

M. DE VALCOURT.

Non, je ne veux plus sortir.
(*Marianne & Dorothée se regardent,
en branlant la tête d'un air mécon-*
tent). Il est trop tard. Aussi-bien
on vient de me dire que mon an-
cien cocher est en-bas, & qu'il veut
me parler.

MARIANNE & DOROTHE'E.

Pétrel ?

M. DE VALCOURT.

Quelque dommage qu'il m'ait
causé, le mal est fait, & il en a
été assez puni. Je veux savoir ce
qu'il a à me dire.

126 *Un bon Cœur fait pardonner*

MARIANNE.

Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT.

Non, non ; j'en ferai plutôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne & Dorothée se parlent en secret*). (*A Marianne*). Lorsque votre pere, (*à Dorothée*). lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... (*Dorothée veut s'esquiver*). Où allez vous, Dorothée ?

DOROTHEE (*embarrassée*).

C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT.

Eh bien ! dites à Pétrel de monter.
(*Dorothée sort*).

SCENE XIII.

M. DE VALCOURT,
MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

DANS le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit pu se mirer sur le poil de mes chevaux; & il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE.

Ah! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pé-trel, & que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégouté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

~~Al My ony de m.~~

SCENE XIV.

M. DE VALCOURT,
MARIANNE, DOROTHE'E,
PE'TREL.

DOROTHE'E.

MON cher oncle, voici Pé-trel.

PE'TREL.

Je vous demande pardon, Mon-sieur ; mais je ne puis croire que vous
soyez

foyez toujours en colere contre moi.
Ne trouvez pas mauvais que j'aie
pris la liberté de paroître devant
vous en traversant le village, pour
vous prier de me donner un bon
certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

PE'TREL.

Je n'en ai pas eu d'autre que.....
"Tiens, voilà ton argent ; fors à
"l'instant du château, & ne te pre-
"sente jamais à mes yeux." Vous
ne me laissâtes pas le tems de vous
demander une attestation en forme
plus gracieuse.

M. DE VALCOURT.

C'est que tu ne méritois pas qu'on

Nº V.

I

130 *Un bon Cœur fait pardonner*
fit plus de cérémonie : car il m'en
a coûté ma plus belle voiture. Plût à
Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu
le cou !

PE'TREL.

Que voulez-vous, Monsieur ? Un
cocher n'a de tête que dans son fouet,
& le mien m'étoit échappé. Je serai
plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT.

Allons, tout est oublié. Comment
fais-tu pour vivre ?

PE'TREL.

Ah ! mon cher maître, depuis
que je suis hors de chez vous, je
n'ai pas eu un bon moment. Vous
savez qu'en sortant d'ici, j'entrerais
chez M. le Major de Braffort. Oh

quel homme ! il ne savoit parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. DE VALCOURT.

Il est donc mort ?

PÉTREL.

Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, & force coups de bâton mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE.

Ah ! mon pauvre Pétrél, pourquoi demeurois-tu à son service ?

PÉTREL.

Où ferois-je allé ? Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme

232 *Un bon Cœur fait pardonner*

trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir & à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, & qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, & je ne fais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT.

Mais tu fais que je ne laisse mourir personne de faim, & encore moins un ancien domestique.

PE'TREL.

Ah, je le pensois toujours ! mais vos terribles paroles, " Ne te présente jamais à mes yeux " ! elles résponnoient sans cesse comme un

tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

MARIANNE.

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce tems ?

PE'TREL.

Oh, ma chere Demoiselle ! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, & tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, & mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela,

134 *Un bon Cœur fait pardonner*

que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, & le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal & de chagrin.

(Il s'effuie les yeux).

M. DE VALCOURT.

Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

MARIANNE *(à Dorothée).*

Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

PE'TREL.

Ah, Monsieur, quelle femme c'étoit ! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le

soir sans avoir gagné un fol, & que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumois de rage comme un possédé, & que je voulois tout briser autour de moi, elle favoit me rendre au bon Dieu & me refaire honnête homme. A présent elle est morte, & je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, & Dieu fait quand il finira.

DOROTHE'E.

Ah ! mon pauvre Pétrel !

PE'TREL.

Il n'y avoit plus à espérer de trouver

136 *Un bon Cœur fait pardonner*
de condition dans le pays. Je partis un
beau soir. Je chargeai ma fille sur mes
épaules, & je pris mon garçon par
la main. Nous marchâmes une grande
partie de la nuit, & nous passâmes
le reste à dormir dans la forêt. Le
lendemain au matin, à la pointe du
jour, nous étions à la porte d'un vil-
lage. Par bonheur la foire s'y tenoit
ce jour-là. Je gagnai quelque argent
à porter des paquets. Mais écoutez
bien, Monsieur, un Ange, un Ange
du ciel, M. Frédéric. . . .

M. DE VALCOURT.

Un Ange, Frédéric? ce garne-
ment !

*(Marianne & Dorothée se pren-
nent par la main, & s'approchent de*

*Pétrel d'un air de curiosité & de joie,
en s'écriant ensemble) :*

Frédéric ? Frédéric ?

PE'TREL.

Oui, mon cher maître, maltraitez-moi, si vous voulez, mais non ce brave & généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE.

Oh, conte-nous, conte-nous, Pétrel !

PE'TREL.

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe & M. Frédéric y étoient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. DE VALCOURT.

Ah ! voilà de jolies inclinations !
dans un cabaret !

DOROTHE'E.

Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin
de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT.

Qu'avoit-il à faire dans ce vil-
lage ?

MARIANNE.

Il étoit allé voir la foire. Votre
Rodolphe y étoit bien aussi.

PÉTREL.

Il reconnut aussi-tôt ma fille, & il
se leva de table, malgré tout ce que
son compagnon pût lui dire. Il fit
avalier un verre de vin à la pauvre
Louison, la prit par la main, la con-

duisit dehors, & se fit raconter, en peu de mots, notre misere. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale & tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, & on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me ferroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, & je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

140 *Un bon Cœur fait pardonner*

MARIANNE.

Ah ! mon papa, je parierois. . .

M. DE VALCOURT.

Silence. Eh bien, Pétre ?

PE'TREL.

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer & à se désoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétre, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser, que j'étois accoutumé

à souffrir. Il ferra les dents, trépigna des pieds, & je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pris sa bourse.

M. DE VALCOURT.

Et combien y avoit-il ?

PE'TREL.

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une piece de six sols. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, & qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, & je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous

142 *Un bon Cœur fait pardonner*

l'avons tous deux mis en colere contre nous ; mais il est trop bon & trop généreux pour vous abandonner à votre misere.

M. DE VALCOURT.

Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela ?

PE'TREL.

Voulez-vous que j'en jure, mon maître ?

MARIANNE.

Va, va, nous t'en croyons assez. Acheve ton récit.

PE'TREL.

Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot ? Ce que j'en fais, lui répondis-je ? ils courent les chemins portant des fleurs & des

balais de plume à vendre, & quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins & des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, & que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE.

Frédéric avoit bien raison, mon papa.

PE'TREL.

Oui, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons ? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, &

144 *Un bon Cœur fait pardonner*

qui prendroit mon Guillot en apprentissage, si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardiniere se chargeroit aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avois de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches, pour avoir du service, & je ne serois pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT.

Et que te répondit Frédéric ?

PE'TREL.

Rien, Monsieur. Il s'en alla ; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? mene-moi chez lui. Je l'y conduisis,

&

& il lui parla en secret. Et la jardiniere qui se charge de Louison ? mene-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire un mot, & nous fortîmes. A cent pas de-là, il s'arrête, & me dit, en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un Frippier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce surtout & cette redingotte que vous me voyez. N'ai-je pas l'air d'un Prince là-dessous ?

MARIANNE.

O mon brave cousin ! le bon Frédéric !

N^o V.

K

M. DE VALCOURT

(S'effuyant tantôt un œil, tantôt l'autre).

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PE'TREL.

Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche ? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avoit déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colere, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'étoit vous, Monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez

faire semblant de n'en rien savoir. Ah ! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître ! peut-être qu'il me reprendroit ! Cependant je n'osois pas venir, puisque M. Frédéric me l'avoit défendu.

M. DE VALCOURT.

O mon Frédéric ! mon cher Frédéric ! tu as donc toujours ce cœur noble & généreux que je t'ai vu dès l'enfance !

DOROTHE'E.

Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle ?

PE'TREL.

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il falloit venir le deman-

148 *Un bon Cœur fait pardonner*
der au Curé. En entrant dans le vil-
lage, comme si M. Frédéric m'avoit
porté bonheur, j'appris que M. le
Comte de Vienné avoit besoin d'un
cocher. J'allai me présenter à lui, &
il me promit de me prendre à son
service si je lui apportois un bon
certificat de mon dernier maître. Je
ne pouvois pas aller dans l'autre
monde en demander un à M. le
Major. Je me suis hazardé, en trem-
blant, à m'adresser à vous. Peut-être
refuserez-vous de me le donner;
mais j'aurai toujours gagné de vous
faire mes remerciemens pour les
secours que vous avez bien voulu
me faire passer par les mains de
M. Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui, sans toi, sans toi, j'étois si en colère contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

PE'TREL.

Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! je serois l'homme de la terre le plus heureux ! Il m'auroit tiré de peine, & je l'en aurois tiré à mon tour ! Nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

M. DE VALCOURT.

Ce maudit coquin de Rodolphe

150 *Un bon Cœur fait pardonner*
l'avoit presque chassé de mon cœur.
Comment pouvois-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé? Cependant le Préfet! le Préfet!

MARIANNE.

Eh, mon papa! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT.

Mais, mon Dieu! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre! S'il lui arrivoit quelque malheur!

PE'TREL.

Un cheval! un cheval! je vous le ramènerai, quand il seroit au bout du monde.

(Il veut courir).

DOROTHE'E (*le retenant*).

Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. DE VALCOURT.

Ah ! quand il auroit vendu tous ses habits ! quand il reviendrait nud comme la main !

(*Dorothée fait un signe à Marianne, & part comme un éclair*).

MARIANNE.

Et s'il étoit ici, mon papa ?

M. DE VALCOURT.

Ici ? Quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? où est-il ?

152 *Un bon Cœur fait pardonner*

PE'TREL.

Ah ! s'il étoit ici ! s'il étoit ici !
j'irois donner de la tête là-haut
contre le plancher.

MARIANNE.

Eh bien, mon papa, le voyez-
vous ?

SCENE XV.

M. DE VALCOURT,
FRE'DERIC, MARIANNE,
DOROTHE'E, PE'TREL.

(Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, & l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains & les habits, & fait des éclats extravagans de joie. Marianne & Dorothée s'embrassent en pleurant).

FRE'DERIC.

AH, mon oncle ! mon oncle ! me pardonnez-vous ?

154 *Un bon Cœur fait pardonner*

M. DE VALCOURT

(D'une voix étouffée, à force de le presser).

Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'au-paravant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRE'DERIC.

Oui, mon oncle, jamais, jamais.

(Il se retourne, se jette sur Pétrel & se suspend d'un bras à son cou).

Ah ! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme & de ses enfans ! si vous aviez été la cause de leur malheur !

PE'TREL.

C'est moi, c'est moi ! pourquoi vous laisser grimper sur mon siege.

& vous livrer à des chevaux fringans ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non, quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez, M. Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de-là me jeter dans la riviere.

M. DE VALCOURT.

Que ne m'instruisois-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres, & peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connoît pas le prix des choses.

FREDERIC.

Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souf-

156 *Un bon Cœur fait pardonner*
frir cette famille, il me sembloit
commettre un assassinat. Et puis,
comme vous aviez chassé Pétrel
dans votre colere, je craignois que
vous ne me fissiez défense de le se-
courir, & que par ma désobéissance
à vos ordres exprès, je ne me ren-
disse plus coupable.

M. DE VALCOURT.

Tu m'aurois donc alors désobéi ?

FRE'DERIC.

Oui, mon oncle, mais en cela
seulement,

M. DE VALCOURT.

Embrasse-moi, brave Frédéric...
Cependant j'ai encore sur le cœur
un article de la lettre, qui dit que

tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

FRE'DERIC.

C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le Préfet n'étoit pas à la pension, & je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant ; & j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHE'E.

Mon pauvre frere ! où as-tu donc couché ?

FRE'DERIC.

Je trouvai une mesure abandonnée ; je m'y étendis sur une grande pierre, & jamais je n'ai si bien

158 *Un bon Cœur fait pardonner*
dormi. J'étois si content d'avoir
soulagé Pétrel !

MARIANNE.

Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est
bien gardé de nous apprendre toutes
ces choses : il les favoit pourtant.

M. DE VALCOURT.

Dès ce moment, je lui retire ma
tendresse, & toi seul. . . .

FRE'DERIC.

Non, mon oncle, je ne veux être
heureux aux dépens de personne, &
encore moins aux dépens de votre
fils.

DOROTHE'E (*lui tendant la
main*).

O mon frere, combien je dois
t'aimer !

M. DE VALCOURT.

Eh bien, qu'il reste dans la pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres, de toute espèce, de deux cent lieues.

(Frédéric lui baise la main).

PÉTREL *(lui baisant la pan de son habit).*

Mon digne maître, vous êtes toujours le même !

M. DE VALCOURT *(lui frappant sur l'épaule).*

Pétreil, as-tu pris des engagements avec M. de Vienné ?

PÉTREL.

Bon ! je n'avois pas mon certificat.

M. DE VALCOURT.

Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric & toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfans.

PÉTREL (*se met à sanglotter & à crier*) :

Mon cher maître !... Monsieur !...
C'est-il bien vrai ? N'est-ce qu'un songe ? Frédéric ! M. Frédéric ! Mes pauvres enfans !... Ah ! que j'aie revoir mes chevaux !

F I N.